

« Le nom de la vierge était Marie »
(Luc 1:26-38)

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée du nom de Nazareth, chez une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, de la maison de David ; le nom de la vierge était Marie. Il entra chez elle et dit : Réjouis-toi, toi qui es comblée par la grâce ; le Seigneur est avec toi. Très troublée par cette parole, elle se demandait ce que pouvait bien signifier une telle salutation. L'ange lui dit : N'aie pas peur, Marie ; car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Tu vas être enceinte ; tu mettras au monde un fils et tu l'appelleras du nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il régnera pour toujours sur la maison de Jacob ; son règne n'aura pas de fin. Marie dit à l'ange : Comment cela se produira-t-il, puisque je n'ai pas de relations avec un homme ? L'ange lui répondit : L'Esprit saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'enfant qui naîtra sera saint ; il sera appelé Fils de Dieu.

Elisabeth, ta parente, a elle aussi conçu un fils, dans sa vieillesse : celle qu'on appelait femme stérile est dans son sixième mois. Car rien n'est impossible de la part de Dieu. Marie dit : Je suis l'esclave du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole. Et l'ange s'éloigna d'elle.

En ce jour où nos frères et soeurs catholiques fêtent l'Assomption de la vierge, ce dogme tiré de plusieurs récits apocryphes, c'est-à-dire qui sont de tradition chrétienne mais ne figurent pas parmi les livres retenus dans le canon de la Bible. Ces récits racontent comment Marie a été enlevée au ciel, soit vivante, soit morte, selon les récits. L'Église catholique, très soucieuse de garder Marie loin de la corruption du tombeau afin d'en faire une femme hors du commun des mortels, puisque mère de Dieu, définit le dogme de l'assomption en 1950. C'est un dogme récent, donc, qui arrive bien après que les traditions populaires aient fêté cet enlèvement angélique. Les fidèles n'avaient pas attendu les conciles pour imaginer la mère de Dieu d'une autre nature que les femmes d'ici-bas.

Dans le texte que nous avons lu dans l'Évangile bien canonique selon Luc, nous retrouvons tous les mots qui ont contribué pour une part aux maux de la condition féminine jusqu'à ce jour :

Marie est vierge et sa virginité est montrée comme une caractéristique déterminante pour cette jeune fille.

Marie est fiancée à Joseph, ce qui en soi n'est pas un mal, mais on parle de l'ascendance de Joseph comme une caractéristique qui le relie, lui, à la lignée des rois. Marie n'a qu'à bien se tenir si elle ne veut pas souiller la réputation de son futur mari. Elle existe donc au deuxième rang derrière un homme qui est plus important qu'elle.

Marie est enjointe par l'ange qui fait irruption dans son intérieur, pour ne pas dire dans son intimité, de ne pas avoir peur alors qu'elle demande seulement ce qu'une telle salutation pouvait bien vouloir dire. Marie apparaît d'emblée comme une victime potentielle d'un personnage qui entre chez elle.

Marie apprend qu'elle va être enceinte et que c'est cet état futur qui manifeste qu'elle a trouvé grâce au yeux de Dieu. Ce qui veut dire que la grossesse, même non désirée, est une grâce de Dieu. La femme est donc considérée comme pleine de grâce lorsqu'elle porte un enfant. Son existence est de nouveau mise au troisième rang, d'abord derrière son fiancé, puis derrière l'enfant qu'elle va porter et à qui l'on promet un destin exceptionnel, puisqu'il sera *Fils du Très Haut*.

Marie doit se tenir dans la passivité puisque c'est l'Esprit saint qui la couvrira de son ombre et qu'elle n'aura rien d'autre à faire que subir. Alors que Marie pose la question - comment cela se produira-t-il puisque je n'ai pas de relation avec un homme ? -, l'ange lui

répond qu'elle n'a pas à comprendre se qui lui arrive ; elle n'est pas un sujet qui pense, mais l'outil de la providence divine.

Marie a de surcroît l'exemple de sa parente Élisabeth qui cumule tout ce qui disqualifie une femme, c'est-à-dire la stérilité et la vieillesse, autre image de femme assez caricaturale. Élisabeth est elle aussi le jouet de la providence divine puisqu'elle doit servir de motif de l'arrivée du Messie en montrant que : lorsque l'enfant Jésus paraît, les femmes ménopausées et stériles accouchent de Fils extraordinaires.

Et - en apothéose de l'éternel féminin dans ce passage de l'Évangile de Luc - Marie répond : *Je suis l'esclave du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole*. Et bien sûr, c'est à ce moment-là que l'ange la quitte....

Pauvre Marie ! Mais pauvres femmes à sa suite, qui sont encore victimes de ces représentations, même quand les théologiens trouvent des justifications pour nier leur caractère sexiste. Selon certains d'entre eux, Marie serait très libre parce qu'elle se soumettrait d'elle-même, ou encore, elle serait l'image glorifiée de la femme qui est porteuse de Dieu lui-même. La belle affaire.

La réalité de la théologie mariale, c'est que, les penseurs qui ont cherché à systématiser la divinité de Jésus, réfléchissant à son origine et au ventre qui avait dû le porter pour qu'il soit humain, lui, le Fils de Dieu, ont trouvé très judicieux de faire de sa mère une sorte de déesse qui, par ses caractéristiques, apparaissait comme l'antithèse de la femme des origines, Ève. Ève, tentatrice, obéissant au diable et non à l'ange de Dieu, faisant déchoir l'homme d'où elle avait été tirée, était à l'origine de tous les maux humains alors que Marie rassemblait toutes les qualités requises pour être l'objet de vénération d'une femme imaginaire, sans volonté propre, obéissant à Dieu pour réaliser les projets des messieurs qui l'entouraient.

C'est sans doute pour cela qu'il y a tant de dogmes autour du personnage de Marie, mère de Jésus et que le plus ancien, celui que le Concile d'Éphèse imagina au cinquième siècle fut celui qui installa Marie à la place unique de mère de Dieu : (*théotokos* en grec). Dans une ville païenne où l'on vénérât toujours une déesse mère aux multiples mamelles : *Artemis Ephesia*, la chose était politiquement utile. Et comme on se demandait comment une vierge allait rester vierge pour rester vénérable aux yeux des fidèles en mal de merveilleux, on trouva un autre dogme : celui de la virginité perpétuelle de la vierge (Concile de Latran en 649). Vierge avant l'enfantement, pendant l'enfantement, et après l'enfantement. Tant pis

pour les frères et les soeurs de Jésus dont parlent les Évangiles, eux qui étaient nés de la même mère, restée vierge, selon le dogme, n'auraient pas le privilège d'être considérés comme des dieux et des déesses. Ce dogme, comme celui de l'assomption, est inspiré, lui aussi, de récits apocryphes.

Si l'on ajoute le dogme de l'immaculée conception, qui date, lui, de 1854, à tous ces dogmes concernant Marie, on s'aperçoit qu'il faut qu'elle soit là, dans sa chair, pour que l'homme Jésus trouve son origine terrestre, et que sa chair ne soit pas remise en question, sans pour autant qu'elle soit une femme vraiment humaine, puisqu'il faut un miracle pour assurer le statut de Dieu à son fils.

Comment voulez-vous, qu'en se référant à une telle représentation féminine, les filles des siècles qui suivirent trouvent leur place dans la société autrement, qu'auprès des hommes, à leur service et parfois même à leur merci, pour leur assurer leur descendance ?

Cette représentation miraculeuse de Marie, a eu une autre conséquence, absolument liée à la première : toutes les femmes qui étaient humaines, et qui ne cherchaient pas à ressembler à la Marie miraculeuse, devenaient par contraste des Ève en puissance dont il fallait réprimer les penchants pour le péché. La divinisation de Marie démontre les autres femmes.

On pourra se consoler en remarquant que, chez les protestants, les choses ne marchent pas ainsi puisqu'il n'y a pas dans notre confession de culte marial. Si seulement les choses étaient aussi simples ! Il ne s'agit pas là d'une question confessionnelle mais d'une structure patriarcale qui organise le monde et reproduit sans cesse le même schéma que celui qui donna l'idée à l'auteur de l'Évangile de Luc de faire de Marie une mère, qui, certes, sait comment on fait les enfants, mais n'est pas assez autonome pour faire de sa propre histoire une bonne Nouvelle pour le monde. Les textes bibliques, dans leur immense majorité, sont le reflet des représentations sexistes des cultures qui les ont vu naître. A la pointe des propos machistes, on trouve dans la première Épître aux Corinthiens : *que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis d'y parler; mais qu'elles soient soumises, selon que le dit aussi la loi. Si elles veulent s'instruire sur quelque chose, qu'elles interrogent leurs maris à la maison ; car il est malséant à une femme de parler dans l'Église* (I Cor 14:34-35). On pourra toujours essayer de sauver l'honneur de Paul en notant que ce passage n'est pas dans tous les manuscrits, et notamment dans le Codex Vaticanus : il n'empêche qu'il est dans toutes les Bibles et qu'il inspire encore aujourd'hui des hommes qui pensent qu'une femme ne devrait pas prendre part à la parole publique.

Agnès et moi, ici même, avons quelques exemples qui montrent que deux femmes pasteures dans une Église déclenchent parfois des réactions étonnantes au vingt et unième siècle. Qualifiées de « femelles », de « bizarreries du protestantisme » et pour ma part, soupçonnée de faire écrire mes prédications par mon mari, qui, il faut bien le dire, est quand même bien plus qualifié que moi pour écrire des discours.....

Vous voyez que, même quand les institutions permettent aux femmes de prendre leur juste place, au nom de leurs compétences, de leur savoir être et de leur vocation, les stéréotypes ont la vie dure. Et je ne vous parle pas des remarques sur la tenue vestimentaire ou sur

l'apparence physique qu'on se permet avec une femme alors qu'il y a fort à parier qu'on n'oserait pas le faire avec un homme. Évidemment, je vous parle ici de réactions qui ne sont pas représentatives de toute une assemblée, loin s'en faut, et les faits parlent d'eux-mêmes dans ce sens, nous sommes quand même deux femmes pasteurs ici à l'Oratoire.

Ce sexisme ordinaire se porte aussi sur les hommes. Combien de réflexions font d'une activité traditionnellement réservée aux femmes et accomplies par un homme, un objet de surprise, et souvent d'admiration, comme si un homme, accomplissant une tâche traditionnellement réservée aux femmes, était héroïque de s'abaisser au niveau de sa servante.

Dans un article paru dans un magazine féminin, Barak Obama, abordant le problème du sexisme, insistait sur l'éducation en notant que

« Nous devons mettre fin aux limites. Nous devons continuer à changer notre façon d'apprendre à nos filles à être sages et à nos garçons à être sûrs d'eux, notre façon de critiquer nos filles lorsqu'elles s'affirment et nos garçons lorsqu'ils versent une larme. Nous devons continuer à changer notre façon de punir les femmes pour leur sexualité et de récompenser les hommes pour la leur ». La société doit changer, en cessant de féliciter « un homme qui change une couche » ou de stigmatiser « les pères au foyer » et les « mères au travail ». « Combattre le sexisme est aussi la responsabilité des hommes ».

Il est temps, dans notre société et dans nos églises (et beaucoup d'hommes et de femmes l'ont d'ores et déjà compris), que les hommes s'emparent de la question du sexisme avec les femmes et ne cherchent ni à les sauver ni à les défendre, mais qu'ils sortent avec elles de ces schémas qui ont fait leur temps et qui ne sont acceptables ni pour les femmes, ni pour les hommes. Il est temps que Marie et Joseph se libèrent ensemble des rôles qui leur sont assignés, et démenagent de la crèche où ils étaient figés. Demandons-nous : quel était l'intérêt de ceux qui les ont installés dans ces rôles.

Marie Gratton, professeur associé à la Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie de l'Université de Sherbrooke au Québec, prête à Marie cette prière intitulée *En attendant l'enfant* et qui ressemble à une expérience de pensée :

Dieu fidèle, toi qui, pour créer ton peuple et assurer sa marche dans l'histoire, suscita des femmes de foi et de courage comme Sarah, Myriam, Ruth, Esther ; toi qui me fis naître d'Anne, qu'on croyait stérile, accorde-moi une heureuse grossesse et fais surgir de moi une femme forte à qui j'apprendrai à célébrer ton nom et à témoigner dans tous ses gestes de la constance et de la profondeur de ton amour. Et s'il te plaisait de me confier plutôt un fils, donne-moi de lui former un cœur qui sache rendre visible ta miséricorde et ta tendresse, comme je m'efforce moi-même de le faire au jour le jour. AMEN.

Et si Marie avait eu Une fille ?